

Fig. 1 | Vue du temple d'Ain Dara (Syrie),  
situé au nord-ouest d'Alep

[Die Abbildung ist aus urheberrechtlichen Gründen nicht online.]

# Histoire des principautés néo-hittites

(louvito-araméennes)

MIRKO NOVÁK



Fig. 2 | Détail d'un relief sculpté mis au jour dans le temple du dieu de l'Orage à Alep. Il représente le roi Taita, qui régna sur le royaume du Palastin au XI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Dans les décennies autour de 1200 avant J.-C., le système des grands empires du Proche-Orient, globalement stable pendant plus de cent vingt ans grâce à l'équilibre des forces en présence<sup>1</sup>, s'effondre. L'Assyrie et la Babylonie accusent des pertes territoriales, et en partie aussi structurelles, mais parviennent à conserver leur intégrité et leur existence au-delà de cette période de crise. En revanche, l'Élam et l'Égypte connaissent un rapide déclin jusqu'à la dissolution de leurs structures étatiques; l'Empire hittite et l'Ahhiyawa, qu'il convient d'identifier à la Grèce mycénienne, cessent même totalement d'exister. Le phénomène s'accompagne d'une désurbanisation de larges territoires de l'Anatolie et du Levant, avec l'abandon ou la réduction massive de nombreuses cités.

Par la suite, dans le sud-est de l'Anatolie et le nord de la Syrie, des petites principautés rivalisant entre elles se forment, dont la culture est largement influencée par celle des Hittites de l'époque impériale. Étant donné que la composition ethno-linguistique de cette aire culturelle, politiquement très fragmentée, est fort hétérogène et qu'il est difficile de surcroît d'en définir précisément les limites géographiques et chronologiques, la recherche peine à trouver pour elle un nom adéquat. On utilise généralement les termes «néo-hittite<sup>2</sup>», «syro-hittite<sup>3</sup>» ou «syro-anatolien<sup>4</sup>», que l'on peut toutefois contester par des arguments pertinents<sup>5</sup>: le premier terme souligne apparemment une attribution ethno-linguistique, bien que la langue hittite ne soit nullement attestée dans ces principautés<sup>6</sup>; le deuxième insiste également sur la composante hittite et néglige par ailleurs, en se focalisant sur l'espace géographique syrien, les régions anatoliennes; le troisième, quant à lui, reste tout à fait neutre quant aux aspects culturels et chronologiques et se borne à désigner un vaste horizon géographique. Bien que les groupes linguistiques dominants de cette aire culturelle aient été non pas les Hittites, mais en premier lieu les Louvites<sup>7</sup> et les Araméens<sup>8</sup>, le qualificatif «néo-hittite», connoté culturellement, semble ici toutefois le plus adapté, à côté du terme «louvito-araméen», plus approprié d'un point de vue linguistique, dans la mesure où les souverains de ces principautés expriment dans leur titulature et dans l'iconographie un sentiment d'identité qui se rattache délibérément à la tradition de l'Empire hittite.

## Avant 1200

Dès la seconde moitié du Bronze Récent, après l'incorporation du Levant septentrional dans l'Empire hittite vers 1350 avant J.-C., la présence d'élites hittites (et louvites?) est attestée dans quelques cités des nouvelles provinces, notamment à Karkemish et Alep. Les provinces syriennes sont gouvernées depuis Karkemish, où a été établie une branche cadette de la maison royale hittite<sup>9</sup>. Durant l'empire, la majorité des principautés vassales levantines (par exemple Ugarit ou Amurru), contrairement à la plupart des territoires d'Anatolie ou du Kizzuwatna en Cilicie, restent toutefois sous la domination de dynasties locales spécifiques. L'influence culturelle des Hittites sur le Levant s'avère relativement limitée jusqu'en 1200: dans un premier temps, le louvite hiéroglyphique ne parvient nulle part à supplanter le cunéiforme babylonien

1 «Balance of Power», voir ici même le texte d'Alice Mouton.

2 Orthmann 1971, p. 7.

3 Gilibert 2011, p. 2.

4 Bunnens 2016, p. 272.

5 Novák, Prayon et Wittke, p. 2-3.

6 Il faut toutefois préciser que derrière les «Hittites» du temps de l'empire

se cache également un ensemble ethnique hétérogène.

7 Hawkins 2000; Melchert, 2003.

8 Lipinski 2000; Niehr 2014; Lawson Younger Jr 2016.

9 Voir ici même le texte de Jonathan Tubb; De Martino 2014.

comme système d'écriture ; l'impact de l'iconographie hittite sur les arts plastiques syriens reste modéré et aucune adaptation des formes architecturales anatoliennes ne se décèle dans les constructions levantines. Cependant, les deux temples monumentaux d'Alep<sup>10</sup> et de Ain Dara<sup>11</sup>, bâtis dans le style traditionnel du Levant, sont probablement ornés dès cette époque d'un décor sculptural recourant à l'iconographie hittite. De plus, l'une des plus anciennes inscriptions lapidaires monumentales en louvite hiéroglyphique, datée avec certitude, se trouve à Alep<sup>12</sup>. À l'heure actuelle, rien ne permet de dire si la pression des problèmes économiques et de l'instabilité politique qui se profilent dans l'ouest et au centre de l'Anatolie entraîne dès avant 1200 une migration accrue de groupes de population anatoliens, notamment des élites, vers le nord du Levant. La rapide adaptation d'éléments culturels hittites et le recul concomitant du cunéiforme au profit du louvite hiéroglyphique immédiatement après 1200 rendent néanmoins cette hypothèse vraisemblable.

## Les protagonistes et les facteurs influents

### Héritage louvito-hittite

Avec la fin de l'empire de Hattusa, deux maisons princières issues manifestement de branches cadettes de la dynastie royale hittite adoptent le titre de « Grand Roi », signalant ainsi non seulement leur indépendance, mais aussi leur prétention à l'héritage légitime d'au moins une partie de l'Empire hittite et donc à l'hégémonie sur quelques-uns de ses anciens territoires : d'une part la région anatolienne située au nord et à l'ouest du Taurus, mentionnée dans des sources assyriennes ultérieures sous le nom de « Tabal », d'autre part Karkemish dans le nord du Levant<sup>13</sup>.

Après 1200, la dynastie de Karkemish, qui règne à l'évidence sur de vastes zones des anciennes provinces syriennes de l'empire, installe bientôt à son tour sa propre branche cadette dans la ville de Melid (Malatya) sur le cours supérieur de l'Euphrate, alors sous son autorité, qui se trouve par conséquent elle aussi désormais gouvernée par des souverains locaux ayant des racines à Hattusa<sup>14</sup>. Les princes de Melid subordonnés au Grand Roi de Karkemish adoptent le titre de « princes territoriaux », déjà en usage sous l'Empire et également attesté, à partir des alentours de 1000 avant J.-C., à Karkemish même pour désigner un haut dignitaire, probablement une sorte de vizir<sup>15</sup>. Ce titre est attribué pour la première fois à Suhi I<sup>er</sup>, parent du Grand Roi régnant Ura-Tarhunza, puis transmis à ses descendants<sup>16</sup>. À Karkemish existent donc parallèlement deux fonctions organisées sur le mode dynastique : celle de Grand Roi et celle de prince territorial. Entre les deux dynasties ont d'abord lieu des mariages, mais dès une centaine d'années après Suhi I<sup>er</sup>, l'un de ses descendants, Katuwa, dispute le pouvoir effectif aux petits-fils du roi Ura-Tarhunza. À dater de ce moment, les princes territoriaux règnent en leur nom et souverainement sur la ville. On ignore encore aujourd'hui dans quelle mesure la lignée princière qui succéda au fils de Katuwa, Suhi III, et commença avec Sangara, descendait de la dynastie Suhi par des liens familiaux<sup>17</sup>. Si tel était le cas, Karkemish aurait été gouvernée, jusqu'à sa conquête par les Assyriens, par des souverains s'inscrivant dans la filiation directe des Grands Rois de Hattusa du Bronze Récent. Cette situation expliquerait pourquoi, aussi bien à Karkemish qu'à Melid, toutes les inscriptions monumentales sont rédigées en hiéroglyphes louvites et pourquoi les représentations des divinités et des souverains suivent en grande partie la tradition iconographique hittite<sup>18</sup>. Les sources concernant le Tabal sont nettement plus succinctes, mais on constate qu'au nord et à l'ouest du Taurus seul le prince du Tabal portait le titre de Grand Roi<sup>19</sup>. Il est possible que la légitimation de ce titre réside, là aussi, dans le fait qu'il descendait de la famille au

10 Kohlmeier 2012.

11 Novák 2012.

12 Aro 2010, p. 3.

13 Giusfredi 2010 p. 78-82.

14 Hawkins et Peker 2014.

15 Il est possible, au début, que le « seigneur territorial » ait également administré un territoire situé en dehors de la capitale, peut-être au sud de Karkemish autour de l'ancien Emar, et qu'il

n'ait été poussé vers la capitale qu'après la perte de ce territoire. Voir à ce propos Payne 2014.

16 Dinçol *et al.* 2014a.

17 Marchetti et Peker 2018.

18 Orthmann 1971.

19 Aro 1998.

20 Ehringhaus 2014, p. 48-71.

21 Killbrew et Lehmann 2013.

22 Oettinger 2008.

23 Novák 2010.

## Chronologique de la culture néo-hittite

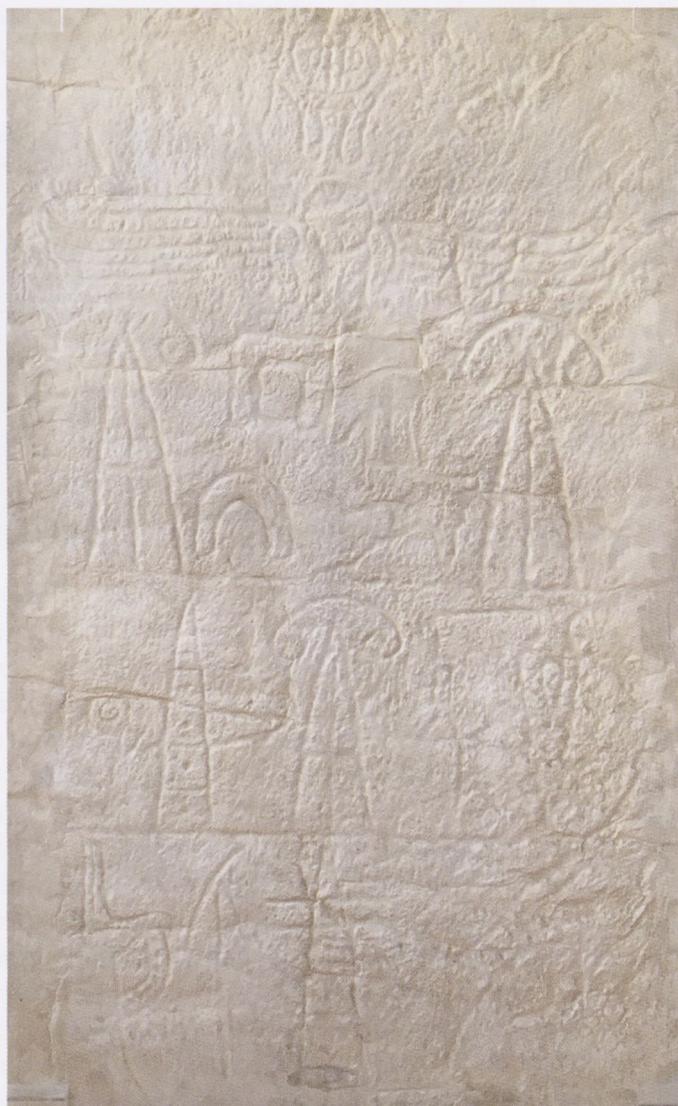
Période	Dates	Événements historiques	Tendances artistiques
néo-hittite I	≈ 1190-950	hégémonie de la cité-État de Karkemish début du morcellement infiltration de tribus araméennes	poursuite de traditions antérieures (hittites / médio-syriennes / mittaniennes)
néo-hittite II	≈ 950-850	fondation de principautés araméennes ; morcellement du territoire en petits États	élaboration de formes propres
néo-hittite III	≈ 850-700	petites principautés ; expansion assyrienne	adoption d'éléments assyriens
province assyrienne	≈ 700-605	incorporation dans l'Empire assyrien	diffusion des normes assyriennes

pouvoir sous l'empire, même si cette éventualité reste du domaine de la spéculation. Ce Grand Roi régnait sur de nombreux rois subalternes qui administraient eux-mêmes leurs propres territoires. L'un de ces royaumes vassaux était le Tuwana, qui nous a aussi laissé quelques documents historiques<sup>20</sup>.

Alors qu'au nord du Taurus le groupe linguistique louvite était probablement majoritaire, il représenta sans doute toujours une minorité assez faible dans les régions du Levant septentrional. On remarque toutefois que les élites des entités qui se formèrent au début de l'âge du Fer se rattachaient à un milieu fortement marqué par la culture louvite, même si toutes n'étaient pas réellement d'origine louvite. Il semble que tel ait été le cas pour les principautés de Hiyawa et Palastin/Walastin.

### Les migrants égéens et ouest-anatoliens et leur acculturation

Plusieurs signes indiquent qu'il se produisit vers la fin du Bronze Récent une migration de groupes égéens et ouest-anatoliens vers les côtes sud de l'Anatolie, la Cilicie et le Levant. On le déduit de la diffusion d'une céramique d'influence égéenne produite localement (Helladique Récent IIIC) dans l'est du bassin méditerranéen et sur la côte levantine, mais aussi de récits égyptiens historiques sur les Peuples de la Mer et de mythes de fondation grecs plus récents<sup>21</sup>. Parmi ces derniers, on citera par exemple le récit d'une migration de colons ouest-anatoliens et grecs sous l'égide des devins Mopsos et Amphilochos, connus de l'*Illiade*, vers la Pamphylie et la Cilicie<sup>22</sup>. Peut-être ce mythe contient-il dans sa substance une réminiscence historique, car le roi Awariku/Warika, qui régna au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. sur l'Hiyawa/Qawa/Que, l'ancien Kizzuwatna (Cilicie), désignait sa dynastie sous le nom de « Maison de Mopsos/Muksa ». Les inscriptions locales furent toutefois rédigées en louvite et en phénicien ; il existe d'ailleurs peu d'autres éléments suggérant une origine occidentale de la dynastie. En revanche, les vestiges matériels dénotent un certain nombre de rapports culturels avec Chypre, notamment dans la céramique, sans que les circonstances soient clairement compréhensibles à ce jour<sup>23</sup>. Il est intéressant de noter que le Kizzuwatna fut rebaptisé après 1200 avant J.-C. sous les noms de Hiyawa et Qawa, alors que les grandes



villes de la région conservèrent toutes leur appellation de l'âge du Bronze et poursuivirent leur existence. Continuité et discontinuité coexistaient au sein d'un même territoire. L'ethnonyme *prwst* mentionné dans les inscriptions du pharaon égyptien Ramsès III à propos des Peuples de la Mer se retrouve probablement de la même manière dans les « Philistins » bibliques du Levant méridional et dans le Palastin/Walastin nord-levantin, dans la plaine d'Amuq<sup>24</sup>. Les Palastiniens/Walastiniens du Nord fondèrent une principauté, avec pour capitale Kunulua (Tell Ta'yinat), qui s'étendait manifestement aux XI<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles avant J.-C. jusqu'à Alep et le long de l'Oronte jusqu'à Sheizar, non loin de Hamath. À Tell Ta'yinat, dans les couches les plus anciennes de l'âge du Fer, furent trouvés des récipients en céramique de l'Helladique Récent III C produits localement, qui corroborent la thèse d'une implantation de migrants égéens<sup>25</sup>. Bientôt, cependant, cette céramique fut abandonnée au profit de poteries locales non peintes.

En dépit d'une possible origine gréco-égéenne des élites dans certaines principautés, tels le Palastin/Walastin ou le Hiyawa/Qawa/Que, les vestiges matériels et les inscriptions pos-

Fig. 3 | Moulage en plâtre d'une inscription de Kızıldağ (Turquie), mentionnant le roi Hartapu, conservé au British Museum (C. 216)

24 Singer 2012; Dinçol *et al.* 2015.

25 Harrison, 2009, p. 182.

26 Gzella 2014, p. 71.

27 Sader 2014. Sur les différentes théories relatives à l'origine des Araméens, voir Lawson Younger Jr 2016, p. 63-80.

28 Que la langue et la culture araméennes soient qualifiées de « tēmaniques » dans l'inscription du roi Yariri à Karkemish

(Hawkins 2000, p. 129, Karkemish A7) pourrait parler en faveur de cette hypothèse. En effet, ce terme pourrait éventuellement suggérer une origine de l'écriture dans la ville-oasis de Tēma/Tayma, provenance présumée d'une tribu du nom de Tēmanayyu établie aux x<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles avant J.-C. dans le nord de la Mésopotamie.

térieurs à la fondation de ces États ne montrent plus aucun élément occidental : les témoignages textuels sont exclusivement rédigés en louvite (Palastin/Walastin) ou sous forme bilingue louvito-phénicienne (Hiyawa/Qawa), tandis que les arts plastiques trahissent par leur style et leur iconographie une étroite parenté avec l'art néo-hittite. La titulature princière, quant à elle, suit le système politique nord-levantin de l'âge du Fer. Les rois du Palastin/Walastin portent des noms soit clairement hittites (Suppiluliuma), soit difficiles à assigner (Taita) ; seul le nom royal hiyawéen Warika pourrait éventuellement avoir une étymologie grecque - ce serait néanmoins surprenant. Par contre, l'administrateur de Warika, Azatiwata, porte un nom bien louvite. Même dans les arts mineurs, on ne décèle aucun héritage égéen. Tous ces éléments témoignent d'une ample acculturation des migrants à un contexte marqué par la culture hittito-louvite.

### Reconfiguration des composantes sémitiques et ethnogénèse des Araméens

Durant toute la période de l'âge du Bronze, la majorité de la population du Levant septentrional parla des langues sémitiques. Il est probable que cette situation ne changea guère même après 1200, bien que les témoignages linguistiques sémitiques, après l'interruption des sources cunéiformes, ne réapparaissent qu'avec un certain retard à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., d'abord dans l'écriture et la langue phéniciennes, puis surtout araméennes. Tant le phénicien que l'araméen sont étroitement apparentés aux dialectes cananéens de la fin de l'âge du Bronze, et devraient donc en être issus<sup>26</sup>. Ce constat ainsi que d'autres indices opposent une certaine tradition à la discontinuité longtemps accentuée par la communauté scientifique<sup>27</sup>. Alors que n'a été transmis aucun concept autonome concernant les Phéniciens, un nouvel ethnonyme - *Aram* - apparaît pour cette période, que l'on retrouve aussi bien dans les sources externes (assyriennes et hébraïques) que dans des désignations propres, et qui indique une reconfiguration d'au moins une partie de la population sémitique du Levant.

Alors que les Phéniciens habitaient les plaines et les villes côtières du Liban et conservèrent leur mode de vie sédentaire même après la fin du Bronze Récent, il semble que de grandes parties de la population de langue sémitique installée à l'intérieur des terres levantines aient quitté leurs villes et leurs villages dans les deux premiers siècles de l'âge du Fer pour mener une existence essentiellement nomade, transhumante ou rurale. Cependant, rien ne permet encore de dire avec certitude si ces peuples entrèrent en contact avec de nouveaux migrants venus des steppes nord-arabiques et si leur regroupement marqua l'ethnogénèse des Araméens<sup>28</sup>. Attesté à partir du début du XI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'ethnonyme « araméen » figure pour la première fois dans des inscriptions du roi assyrien Tiglath-Phalasar I<sup>er</sup> (1114-1076 avant J.-C.).

À partir du x<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les nomades appelés « araméens » occupèrent progressivement des territoires du Levant septentrional et de la Mésopotamie supérieure et créèrent de nouvelles principautés. Ces dernières prenaient généralement pour nom celui de leur fondateur : Bit-NN, « maison de NN ». Les principales étaient Bit-Gabbar avec sa capitale Sam'al (Zincirli), Bit-Agusi avec Arpad (Tell Rifa'at), Bit-Adini avec Masuwari/Til Barsib (Tell Ahmar), Bit-Bahiani avec Guzana (Tell Halaf), Bit-Zammani avec Amēdi, Aram-Damascus et Laqê. Les inscriptions les plus anciennes de Sam'al sont rédigées en phénicien, de Til Barsib en louvite et de Guzana en assyrien, avant que l'araméen ne s'impose à partir de la fin du IX<sup>e</sup> siècle pour l'alphabet et la langue écrite, comme dans la plupart des principautés de l'intérieur des terres sous domination sémitique.

## L'histoire dans ses grandes lignes

### Première phase: héritage et consolidation (néo-hittite I, vers 1200-950 avant J.-C.)

Jusqu'à présent, l'histoire des deux premiers siècles de la période néo-hittite ne nous est connue que de façon assez lacunaire. Récemment, quelques découvertes d'inscriptions, ainsi que des réinterprétations de sculptures et d'édifices, ont au moins permis de jeter un éclairage nouveau sur les événements et leur contexte. Outre la continuité dynastique à Karkemish et Melid, exposée plus haut, les arts plastiques prouvent eux aussi l'existence d'un lien solide avec l'héritage hittite du temps de l'empire<sup>29</sup>.

De toute évidence, après la chute de l'empire de Hattusa, Karkemish réussit à maintenir quelque temps son hégémonie sur les provinces hittites du Levant septentrional. Outre l'adoption du titre de « Grand Roi de Karkemish », en témoignent l'installation déjà évoquée d'une branche cadette à Melid, sur le cours supérieur du fleuve, et le fait que l'art de la cité exerça une profonde influence sur la production artistique de tout le Levant septentrional. S'il est difficile de déterminer précisément la durée de cette position de force, il semble qu'elle ait été durablement ébranlée par la politique agressive du roi assyrien Tiglath-Phalasar I<sup>er</sup>. On trouve ainsi à Masuwari/Til Barsib (Tell Ahmar), situé un peu plus loin en aval sur l'Euphrate, une céramique médio-assyrienne qui pourrait indiquer une présence politique et militaire assyrienne à cette époque. Les forteresses de Pitru et Mutkinu, situées à proximité, furent conquises par Tiglath-Phalasar I<sup>er</sup> puis bientôt perdues au profit des Araméens<sup>30</sup>, sans que Karkemish ait été pour autant en mesure de maintenir sa domination sur les territoires voisins du Sud. Même Melid semble avoir pris son indépendance au plus tard vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, suivie probablement quelque temps plus tard par Kummaha, la future Commagène, un peu plus en amont de Karkemish. C'est sans doute ce contexte qui explique la perte de prestige du Grand Roi à Karkemish même, et son renversement par les « princes territoriaux » locaux (peut-être chassés des provinces méridionales perdues)<sup>31</sup>. Probablement fondée par des migrants égéens, la principauté de Palastin/Walastin, dans l'Amuq, réussit au XI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. à étendre son influence d'un côté jusqu'à Alep, de l'autre le long de l'Oronte jusqu'à la région de Sheizar près de Hama. Le roi Taita I<sup>er</sup> laissa une longue inscription dans le temple du dieu de l'Orage à Alep, l'un des centres culturels les plus importants du Proche-Orient, qu'il avait lui-même rénové; postérieures de quelques décennies, les inscriptions de Meharde et Sheizar datent du règne de Taita II. D'autres principautés, comme Gurgum, se sont sans doute établies à cette époque.

Les informations concernant les territoires situés au nord du Taurus sont trop parcellaires pour fournir un tableau cohérent des événements. S'il n'est pas exclu que le roi Hartapu, connu par ses inscriptions, n'ait régné qu'après 1200 avant J.-C. et qu'il puisse constituer un pont entre la cité-État hittite de Tarhuntassa et le royaume néo-hittite de Tabal<sup>32</sup>, ce scénario est pourtant assez improbable<sup>33</sup>. Les raisons de la revendication de la dignité de Grand Roi par les rois de Tabal restent par conséquent obscures.

### Deuxième phase: morcellement et formation de principautés (néo-hittite II, vers 950-850 avant J.-C.)

Vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle avant J.-C. commence la fondation de principautés par des tribus et des clans araméens, décrite plus haut. C'est par exemple de cette époque qu'il convient de dater l'extension d'une colonie modeste déjà implantée à Tell Halaf près de Guzana, capitale du pays de Palê. Le personnage important était ici un prince du nom de Kapara<sup>34</sup>.



Fig. 4 | Stèle en basalte provenant de la cour du temple du dieu de l'Orage à Karkemish, conservée à Istanbul, musée des Civilisations anatoliennes (inv. 34)

- 29 Mazzoni 2000.  
30 Lawson Younger Jr 2016,  
p. 138-139.  
31 Payne 2014.  
32 Ehringhaus 2014,  
p. 14-32.  
33 D'Alfonso 2014.

- 34 Novák 2016.  
35 Novák 2013.  
36 Bunnens 2009, p. 75-76.  
37 Lipinski 2000, p. 184.  
38 Lawson Younger Jr 2016,  
p. 476-486; Lipinski  
2000, p. 299.

Dès l'an 900 environ, cette principauté parmi les plus orientales des Araméens se retrouva au cœur du royaume néo-assyrien, qui connaissait alors une nouvelle expansion. Appelée Bit-Bahiani dans les sources assyriennes, elle se révéla peu récalcitrante, payant régulièrement son tribut; elle fut solidement intégrée dans le système administratif de l'empire au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. En revanche, le Nasibinsa araméen voisin dut être annexé par la force<sup>35</sup>. Sur le cours moyen de l'Euphrate, des nomades araméens s'étaient emparés des villes de Pitru et Mutkinu dès la fin du XI<sup>e</sup> ou au début du X<sup>e</sup> siècle. Cet événement semble aller de pair avec la fondation de la principauté nommée ultérieurement Bit-Adini, dont la capitale, à localiser à Tell Ahmar, porta alternativement les noms de Masuwari et de Til Barsib. Un roi de Masuwari dont on ignore le nom, fils du roi Ariyahina et successeur de l'usurpateur Hamiyata, fit rédiger ses inscriptions en louvite selon le schéma générique habituel en faisant référence à des divinités louvites. S'il est impossible d'établir avec certitude l'étymologie des noms de ses prédécesseurs, il semble toutefois qu'ils aient une origine sémitique<sup>36</sup>. Bien connu par les sources assyriennes, Ahuni, roi du Bit-Adini avant sa conquête par Salmanazar III, devrait se situer une génération plus tard<sup>37</sup>. Par conséquent, si l'on estime correcte une datation de Hamiyata à la fin du X<sup>e</sup> siècle, l'utilisation du louvite dans les inscriptions pourrait venir du fait que l'araméen ne s'était pas encore imposé à l'époque comme langue écrite. À l'instar de son probable contemporain Kapara, le fils d'Ariyahina fut donc contraint d'employer l'écriture en usage dans son environnement. C'est la grande popularité dont jouissait le louvite à Karkemish qui incita les premiers rois de Masuwari/Til Barsib à adopter son système d'écriture. Plusieurs générations plus tard, un gouverneur assyrien de la ville fera encore rédiger des textes trilingues en louvite, araméen et assyrien. Bientôt virent le jour toute une série de principautés araméennes (voir carte p. 453) dans lesquelles on utilisa exclusivement l'araméen comme langue écrite à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Par contre, les principautés de Melid, Kummaha, Karkemish, Gurgum, Walastin/Palastin (en assyrien Pattin ou Unqi), Qawa/Hiyawa, Hilakku, Tuwana, Tabal et Tegarama (en assyrien Til-Garimmu), au nord, restèrent fidèles au louvite et à ses hiéroglyphes. Le Tabal, dont les princes étaient les seuls, outre ceux de Karkemish, à porter le nom de Grand Roi, était visiblement constitué d'un noyau central, formé du royaume proprement dit que les Assyriens nommaient Bit-Burutash, et d'une série de principautés vassales, parmi lesquelles Tuwana et Tegarama. Il suivait donc aussi dans sa structure le modèle de l'Empire hittite du II<sup>e</sup> millénaire.

Située sur le cours moyen de l'Oronte, la principauté de Hamath représentait un cas particulier. Elle fut dirigée jusqu'à la fin du IX<sup>e</sup> siècle par une dynastie aux noms louvites. Cette dynastie utilisant le louvite fut renversée par un certain Zakkur, originaire d'Anat sur l'Euphrate, qui put bientôt s'établir comme roi araméen de Hamath et Lugat (le Nuhasse du Bronze Récent, en Syrie centrale) et s'affirmer face à une coalition assez importante de sept principautés néo-hittites<sup>38</sup>. Il fit rédiger l'inscription célébrant sa victoire en araméen. La rivalité entre les principautés, indépendamment de leurs constellations ethniques respectives, entraîna des guerres incessantes. Sont bien documentés, par exemple, divers affrontements entre Hiyawa et ses voisins Palastin/Walastin et Sam'al.

La culture matérielle de cette période, notamment la sculpture, témoigne d'un perfectionnement des productions de la phase précédente, accompagné d'une reprise de traditions antérieures de l'âge du Bronze du Levant septentrional, comme l'illustre l'érection des statues monumentales d'ancêtres à Guzana, dont la fonction mais aussi le style et l'iconographie s'inscrivent dans le sillage de modèles plus anciens, telles les statues cultuelles d'ancêtres de la tombe royale de Qaṭna.

### Troisième phase : dans l'ombre de l'Empire (néo-hittite III, vers 850-700 avant J.-C.)

À partir du IX<sup>e</sup> siècle, l'expansion de l'Empire assyrien détermina de plus en plus la politique des principautés néo-hittites<sup>39</sup>. Les cités-États situées à l'est de l'Euphrate furent soumises au tribut dès le début du IX<sup>e</sup> siècle et bientôt incorporées définitivement dans l'empire. À l'ouest de l'Euphrate, la politique étrangère de l'Assyrie se borna longtemps à la perception de tributs réguliers. Certes, une attitude défensive commune conduisit à la formation temporaire de coalitions, notamment en 858 avant J.-C. et 853 avant J.-C. contre Salmanazar III<sup>40</sup>. Cependant, ces alliances ne durèrent pas, et quelques princes décidèrent de s'unir individuellement à l'Assyrie dans le but d'acquérir des avantages par rapport à leurs voisins. Un exemple consigné dans les sources est celui de Kulamuwa, roi de Sam'al, qui, selon sa propre inscription, «loua» les services du roi d'Assyrie pour combattre son belliqueux voisin l'Hiyawa/Que.

Aux premières vagues d'expansion massive de l'Assyrie sous Assurnasirpal II (884-859 avant J.-C.) et Salmanazar III (858-824 avant J.-C.) succéda une phase de conflits internes à l'empire qui procura un peu de répit aux petites principautés louvites et araméennes<sup>41</sup>. L'Assyrie restait pourtant présente comme menace potentielle, mais aussi comme arbitre dans les conflits frontaliers, et attendait des tributs réguliers. Avec Tiglath-Phalasar III (745-727 avant J.-C.), la pression militaire s'accrut à nouveau considérablement et conduisit au plus tard sous Salmanazar V (726-721 avant J.-C.) et Sargon II (721-705 avant J.-C.) à la soumission complète de toutes les principautés situées au sud du Taurus, lesquelles furent transformées en provinces assyriennes.

Également soumises à la forte pression de l'Assyrie, les principautés au nord du Taurus parvinrent néanmoins à préserver largement leur intégrité nationale. Le royaume de Tabal, qui put longtemps garder une forme d'autonomie en tant que vassal de l'Assyrie, fut vraisemblablement anéanti par les Cimmériens vers 645 avant J.-C., alors qu'il était l'un des derniers royaumes néo-hittites subsistants<sup>42</sup>. Les anciennes principautés et futures provinces assyriennes Hilakku et Que (en néo-babylonien Hume) furent réunies au VI<sup>e</sup> siècle sous les souverains Syennésis, ce qui valut à ces deux régions le toponyme «Cilicie» dérivé de Hilakku. Les arts figuratifs des principautés louvites et araméennes se trouvèrent exposés durant cette période à une influence de plus en plus forte de l'art curial assyrien. À la faveur des contacts étroits des princes avec la cour assyrienne, des éléments iconographiques et stylistiques s'introduisirent dans l'art de la phase néo-hittite III et se conjuguèrent aux schémas de composition traditionnels.

Après l'intégration définitive des principautés dans l'empire et leur transformation en provinces, se développa dans les sièges des gouverneurs provinciaux un art qui contenait certes de nombreux éléments néo-hittites, mais s'inspirait pour l'essentiel des productions artistiques de Dur-Sharrukin et Ninive<sup>43</sup>. Que le Levant septentrional soit appelé «pays du Hatti» par les Assyriens, et ses habitants «Hittites» dans la Bible, résonne comme un écho de la culture néo-hittite.

39 Bagg 2011.  
40 Yamada 2000,  
p. 143-162.

41 Fuchs 2008.  
42 Fuchs 2010a.  
43 Gerlach 2000.

Fig. 5 | L'un des deux lions gardant la porte nord du site de Karatepe (Turquie)

[Die Abbildung ist aus urheberrechtlichen Gründen nicht online.]